

Patois et ancien français : (suite)

Autor(en): **Chessex, Albert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **86 (1959)**

Heft 10

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-231520>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

En ancien français, on ne disait pas « septembre », mais setembre, mot que l'on trouve, par exemple, dans Villehardouin. Plus tard, les lettrés ont rajouté le p, d'après le latin. Mais les patois ont toujours échappé à ces réfections : ils ont bravement continué à ignorer le p et disent encore sèteimbrè ou sèteimbro.

L'ancien français ne connaissait pas le mot « soldat » : on disait *soudart*, que l'on écrivait aussi *soudard*. (Au XVI^e siècle, on trouve également *soudat*.) Plus tard, on adopta « soldat », venu de l'italien et *soudard* devint péjoratif. Les patois, en général, n'ont pas suivi le français ; ils en sont restés à l'ancienne forme et disent toujours *soudâ, sudâ, sudart ou chudâ*. C'est ainsi que, dans son poème *d'Intiémont*, Louis Bornet compare les sommets de la Haute Gruyère à *on camp de fiès chudas*, un camp de fiers soldats. Certains patois cependant, fait plutôt rare, abandonnant l'ancienne forme, ont imité le français et disent *sordâ*.

On lit dans le *Glossaire du patois de Blonay* de Mme Odin : *La hlou dé chaü l'é bouna po fére châ*, la fleur de sureau est bonne pour faire suer. Dans les patois, le mot « sureau » revêt diverses formes : *sau, saü, savu, chaü*, etc. Ces termes sont demeurés voisins de ceux du vieux français qui disait *saü, seü, seür*, etc. C'est un dérivé de ce dernier, *seüerel*, qui est devenu le moderne « sureau ». *Sau* a donné naissance à plusieurs toponymes, entre autres *Saumont*, mont des sureaux.

Le mot *tacon*, pièce, morceau de cuir, de drap, etc., pour raccommoder une chaussure ou un vêtement, existait en ancien français, ainsi que ses dérivés *taconer*, poser un *tacon*, *taconnier*, raccommodeur de chaussures ou

d'habits, *rataconer* et *retaconer*, *rataconeur*, *rapetasseur*. On lit dans Froissart (XIV^e siècle) : *Va, rataconne ton soler* (soulier). Ces termes, qui appartiennent aussi au provençal (*tacoun, tacouna*, etc.), ont tous été reniés par le français moderne, mais les patois leur sont restés fidèles (*tacon, tacounâ, retacounâ, retacounâdzo, retacounaye*, etc.), de même que le français régional (*tacon, taconner, taconneur, taconnure, retaconner, retaconneur, retaconnage*, etc.)

En français moderne, le mot « terreau » signifie : terre formée par la décomposition de matières animales ou végétales. Mais l'ancien français possédait le mot *terral* ou *terrail*, fossé, terrassement, digue. La forme franco-provençale de *terral* est *terrau*, les mots français en *al* étant régulièrement terminés chez nous par *au* : *val, rau* ; *chenal, chenu* : *maréchal, martsau*, etc., etc. Dans nos patois, *terrau* a pris essentiellement le sens de « fossé ». C'est par ce terme que l'on désignait les fossés des châteaux forts et des villes fortifiées. De là de nombreux restes dans les noms de lieux : plusieurs localités romandes, sur l'emplacement des anciens fossés de défense, ont une rue ou un chemin des « Terreaux ». A ce propos, W. Pierrehumbert fait remarquer à juste titre que ce vocable, autre forme de *terral, terrail*, ne devrait pas se terminer par *eau* et que l'on devrait donc écrire : rue des *Terraux*.